

debordent. que le passé apparaît, pour ainsi dire, *en costume*, que des vestiges séculaires frappent à chaque pas l'œil étonné du touriste et que des époques comme celle que nous rappelons ce soir, peuvent être reconstituées et reproduites, non-seulement par les mémoires du temps ou par l'imagination de nos hommes de lettres, mais encore par des débris, par des ruines, par des antiquités, par des tombeaux. Ici nous sommes dans le véritable domaine des souvenirs historiques : l'histoire y est illustrée spontanément, elle y est comme mise en relief. A nous donc, la célébration des grands anniversaires de notre passé, parce que nous possédons la collection la plus complète des reliques chères aux enfants de la Nouvelle-France.

Mais notre blason historique tend à s'effacer. Notre cachet antique est trop exposé au contact des choses modernes pour garder longtemps son empreinte primitive. Concilier le passé avec le présent et l'avenir de Québec, faire d'une ville comme Québec une cité moderne, sans toucher aux trésors de ses souvenirs, sans effleurer les vieilles couleurs de sa toile antique, sans arracher, sans briser, sans détruire aucune des marques de noblesse qui sont attachées à sa poitrine, c'est là un problème difficile, mais qu'un homme d'état qui est en même temps un homme d'esprit, un savant et un artiste, s'est offert de nous aider à résoudre. J'ai nommé Lord Dufferin. Si nous lui aidons et s'il réussit, l'année 1875 aura vu notre cher Québec sauvé encore une fois, mais sauvé cette fois du siège le plus dangereux de tous les sièges auxquels il ait résisté jusqu'à présent. Car, les armées assiégeantes ont déjà conquis le monde entier : ce sont le commerce, l'industrie et la finance. Ces armées se rendront à discrétion, mais nous leur ferons les honneurs de la guerre, et elles s'enrôleront plus tard à notre service.

Et attendant, parlons d'un autre siège, celui d'il y a cent ans, et dont un autre gouverneur, ami de notre peuple, sauva notre cher Québec avec le concours de ses habitants.

Pourquoi célébrons-nous comme une fête, l'anniversaire du 31 décembre 1875 ? Est-ce à cause seulement des combats qui se livraient sous nos murs, il y aura juste un siècle dans quelques heures d'ici ? Ces combats n'ont été remarquables, au point de vue militaire, ni par le nombre des combattants, ni par les faits d'armes qui s'y sont produits. L'attaque de Montgomery à Près-de-Ville n'a même pas été, à proprement parler, un combat. Le général américain croyait surprendre un poste sans défense. Il y trouve une batterie masquée qui vomit le feu et le moissonne, lui le premier, et une trentaine de ses compagnons. Le reste prend aussitôt la fuite.

De l'autre côté de la ville, la division d'Arnold s'empare d'abord facilement de la barrière du Sault-au-matelot et des maisons avoisinantes. Mais une partie de la garnison ayant fait une sortie par la porte du Palais, les assiégeants se trouvent pris entre deux feux, et sont finalement obligés de se rendre, après avoir, pendant deux heures, échangé des balles avec les troupes de la garnison et les milices canadiennes.

Loin de ma pensée de vouloir amoindrir ce qu'il y a de grand dans le récit qui vient de vous être fait : l'habileté et le sang froid des chefs, le général Carleton lui-même, dont la mémoire est si chère aux Canadiens, Caldwell, McLean et Lecomte-Dupré ; la valeur et l'intrépidité de Charland, de Dambourges et de Dumas ; la présence d'esprit de Chabot, de Picard et Barnsford. Mais enfin, l'on ne saurait faire une époque de ces escarmouches, et notre ami, M. Lemay lui-même, y consacrerait en vain ses chants et ses alexandrins.

Mais ces combats, quelques minimes qu'ils paraissent ont pourtant décidé du sort de Québec, et Québec étant le dernier et le seul rempart où la puissance britannique avait pu trouver un refuge après la reddition de Chambly, Saint-Jean, Montréal, Trois-Rivières, c'est la destinée de la province qui a été fixée, peut-être à jamais, sous les murs de Québec durant cette nuit du 30 au 31 décembre 1775. C'est l'avenir politique des Canadiens qui s'est dessiné aux yeux de l'histoire. La question était nettement posée : rester colons, ou devenir frères des révoltés américains. Québec tombant au pouvoir de Montgomery, c'était la dernière colonie anglaise du continent américain qui échappait à la métropole. Québec sauvé, c'était le Canada échappant à la grande ligue d'indépendance et restant sous le sceptre de Georges III.

Le résultat de ces engagements où de part et d'autre il n'y avait pas 1,500 hommes d'engagés, et dans lesquels il n'y eut pas 100 victimes, était donc d'une portée immense. L'histoire l'a compris, l'avenir, (maintenant le passé) l'a prouvé, et les conséquences nous les avons vues se dérouler depuis un siècle.

C'est ce résultat qui fait la grandeur et l'importance de l'anniversaire que nous célébrons, et qui nous fait un devoir de jeter un regard en arrière, et d'apprécier comme ils le méritent des événements si décisifs dans l'histoire de notre pays.

On ne se rappelle pas sans un sentiment bien naturel d'indignation, les paroles que Lafayette adressait aux gentilshommes canadiens prisonniers à Boston :

« Eh quoi ! vous vous êtes battus pour rester colons, au lieu de passer à l'indépendance : restez donc esclaves ! » Ces paroles étaient injustes comme reproche, elles étaient fausses comme appréciation. Aussi l'histoire ne les a-t-elles consignées dans ses pages

que pour leur donner un démenti solennel, et venger nos ancêtres d'une imputation injurieuse et imméritée.

Lafayette, comme tous les exaltés, raisonnait mal et au point de vue seulement du peuple américain dont il avait épousé la cause. Or, comme le dit Garneau, les peuples libres ont des égoïsmes, des préjugés nationaux qui mettent beaucoup d'obstacles à leur agrandissement par les conquêtes. Et Montesquieu, dans son *Esprit des Loix* signale l'inconvénient des conquêtes faites par les républiques :

« Leur gouvernement, dit-il, est toujours odieux aux États assujettis. « Il est monarchique par la fiction ; mais dans la vérité, il est plus dur que le monarchique, comme l'expérience de tous les temps et de tous les pays l'a fait voir. Les peuples conquis y sont dans un état triste : ils ne jouissent ni des avantages de la république ni de ceux de la monarchie. »

Pesons bien ces paroles du grand écrivain, et appliquons-les à l'invasion de 1775.

Qui ignore aujourd'hui que dans cette indépendance que les colonies révoltées de la Nouvelle Angleterre offraient aux Canadiens en 1775, que Montgomery et Arnold disaient emporter dans les plis de leurs drapeaux, et que Lafayette reprochait, en des termes si amers, aux Canadiens d'avoir refusée, il y avait des germes évidents de destruction nationale, des symptômes alarmants d'anéantissement politique, et des menaces non déguisées d'une persécution religieuse sans merci ?

Le congrès des 13 provinces en révolte, dans sa fameuse déclaration des droits de l'homme, dans ces résolutions exposant les griefs des colonies, n'avait-il pas placé au nombre de ces griefs, l'acte du Canada de 1774 que venait de passer le Parlement impérial ? N'avait-il pas, dans un langage violent, — et plus que cela, outrageant ! — reproché à la Métropole d'avoir, par cette acte, toléré le catholicisme de la Province de Québec, d'avoir permis et sanctionné l'existence des lois françaises ?

Assez longtemps nos pères avaient craint de ne pouvoir échapper aux conséquences extrêmes de la conquête, à la proscription à la fois religieuse et civile dont le Parlement impérial venait de leur faire grâce. Ce danger passé, voilà que le Congrès venait disputer à l'Angleterre, le droit de laisser aux 80,000 français d'Amérique, l'exercice de leur culte, l'usage de leurs lois.

Les Canadiens ne pouvaient non plus oublier que c'était la Nouvelle-Angleterre qui avait le plus contribué, de ses ressources, de son sang, de son argent à la conquête du pays ! ni que les amis de la cause des libertés anglo-américaines, dans le Parlement impérial, étaient précisément ceux qui demandaient avec le plus d'ardeur, l'asservissement politique de la province !

Ce fut donc en vain que le congrès voulut plus tard réparer les conséquences de sa première déclaration, en adressant aux Canadiens des appels réitérés et chaleureux, pleins de protestations de dévouement et de promesses. Le peuple guidé par son clergé et ses seigneurs, et disons le hautement, guidé sagement, ne voulut pas croire à ces retours subits, à cette modération qui passait pour feinte, à ces promesses arrachées au fanatisme par l'intérêt et l'esprit de conquête. Ceux des Canadiens qui ne promirent pas de rester fidèles à l'Angleterre et qui tinrent parole, demeurèrent indifférents et refusèrent leur concours à l'envahisseur. Ce dernier ne put enrôler dans ses compagnies que quelques centaines de Canadiens, pris surtout sur les bords de la Rivière Chambly, où l'invasion avait d'abord commencé. Dans le reste des campagnes, les Bostonnais, comme on les appelait, n'eurent, durant tout le temps de leur séjour dans la province, que peu en point de sympathie, quoiqu'en général ils traitassent bien les habitants et en fussent bien traités.

Les intelligences que le Congrès et les généraux américains avaient réussi à se ménager dans le pays, étaient surtout avec des marchands que des relations d'affaires mettaient en rapport constant avec les colonies de la Nouvelle-Angleterre, avec les comptoirs d'Albany, Boston et New-York. Québec avait dans ses murs un grand nombre de ces américains déguisés qui durent jeter le masque, lorsque le 22 novembre 1775, le gouverneur Carleton ordonna à tous ceux qui ne voulaient pas prendre les armes, de sortir de la ville. Ils furent obligés de se retirer, ayant à leur tête Adam Lyburner, les uns à l'Isle d'Orléans, d'autres à Charlesbourg, et dans quelques campagnes : « en attendant, dit Garneau, pour crier : « vive le Roi ! » ou « vive la Ligue ! » le résultat de la lutte. Tous les véritables canadiens, tous les enfants du sol restèrent dans les murs de Québec et contribuèrent à sa défense.

A Montréal, occupé pendant sept mois par l'ennemi, à Trois-Rivières, où l'invasion dura six mois, les sympathies de la population restèrent presque ouvertement favorables à la cause de la loyauté.

Quant aux campagnes, le mot d'ordre était d'abord : *Défiance et Neutralité*. Peu à peu cependant, vers la fin de l'hiver de 1776, les Américains perdirent ce qu'il leur restait d'amis et purent se convaincre que chez nos habitants, l'indifférence faisait place à un sentiment bien prononcé d'hostilité.

Et quand le dernier soldat de la dernière phalange du Congrès eut repassé la frontière, on entendit comme un long soupir de soulagement qui s'échappait de la poitrine du peuple envahi.